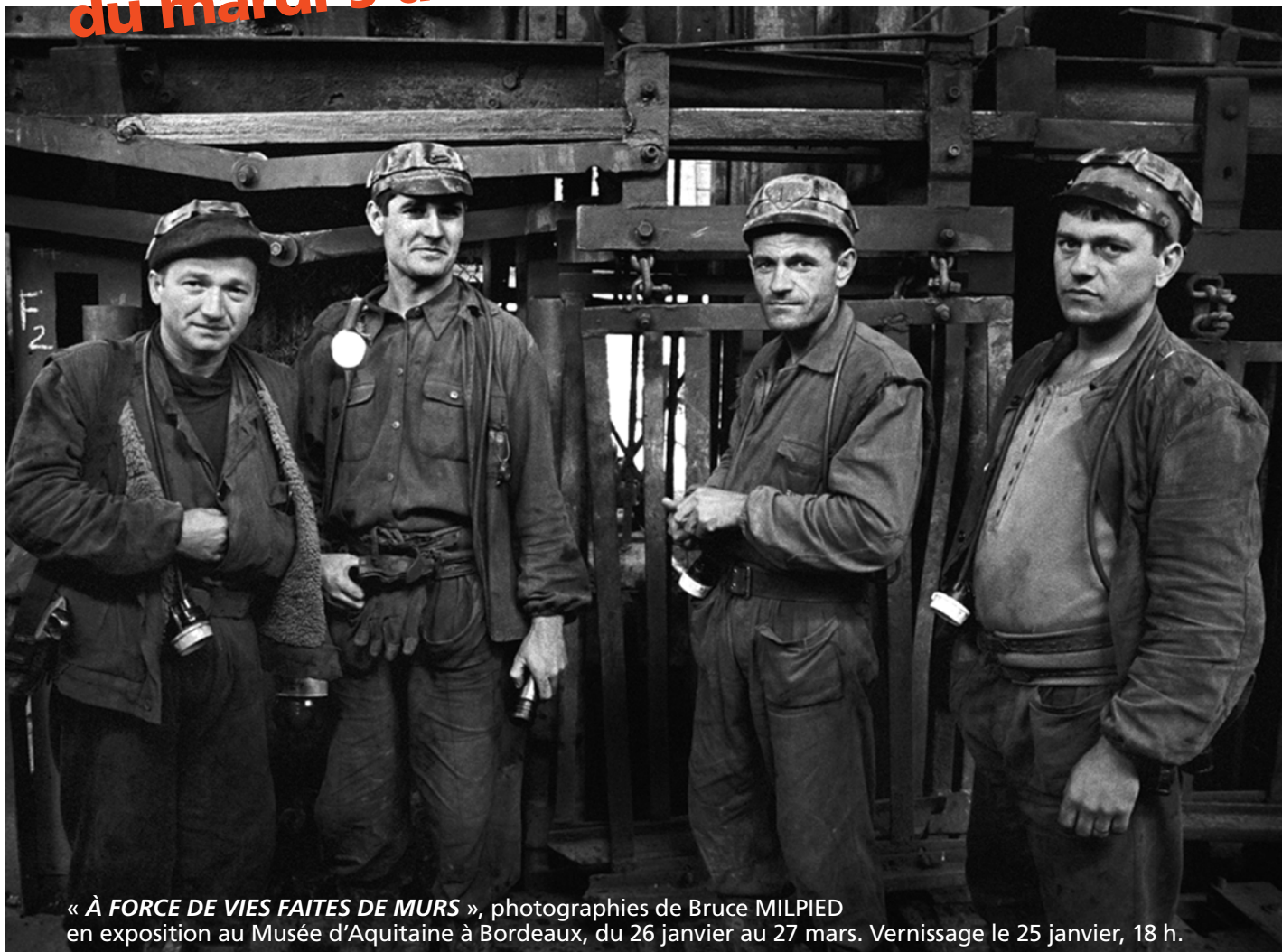


13^e RENCONTRES CINÉMATOGRAPHIQUES

du mardi 9 au dimanche 14 février 2016



« À FORCE DE VIES FAITES DE MURS », photographies de Bruce MILPIED
en exposition au Musée d'Aquitaine à Bordeaux, du 26 janvier au 27 mars. Vernissage le 25 janvier, 18 h.

LA CLASSE OUVRIÈRE C'EST PAS DU CINÉMA

Espaces Marx_Utopia
AQUITAINE BORDEAUX GIRONDE BORDEAUX

13^e Rencontres « La classe ouvrière, c'est pas du cinéma » du 9 au 14 février 2016 / préambule le 19 janvier

SAUF INDICATION CONTRAIRE, RENCONTRES DU MATIN, PROJECTIONS ET DÉBATS ONT LIEU À L'UTOPIA.
Présentations des films et débats animés par nos invités et un membre de l'équipe des Rencontres.

Mardi 19 janvier
préambule

20h30 | **ON EST VIVANTS**, Carmen CASTILLO. France/Belgique, 2015, 103 mn.

Lundi 25 janvier, 18 heures, vernissage de l'exposition de Bruce MILPIED, Musée d'Aquitaine.

Samedi 6 février, à partir de 15 heures, signature Jean-Luc LOYER, *Le Grand A*, librairie Krazy Kat.

Mardi
9 février
Ouverture

18h < Institut Cervantès > CONFÉRENCE de Alexandre FERNANDEZ.

20h30 **REMINE, le dernier mouvement ouvrier**, Marcos M. MERINO. Espagne, 2014, 102 mn.

Mercredi
10 février

La diversité des communautés de travail.

Avec Vincent GAY, Claude BLANCHET, Marcel TRILLAT et le département Hygiène Sécurité Environnement de l'Université de Bordeaux.

9h30 RENCONTRE DU MATIN. Animée par Vincent GAY.

14h30 **HAYA !**, Claude BLANCHET et et Édouard BOBROWSKI. France, 1982, 60 mn.

17h **DERNIER MAQUIS**, Rabah AMEUR-ZAÏMECHE. France/Algérie, 2008, 93 mn.

20h30 **DES ÉTRANGERS DANS LA VILLE**, Marcel TRILLAT. France, 2014, 68 mn.
Projection en présence du réalisateur.

Jeudi
11 février

Israël, naissance d'une nation ?

9h30 RENCONTRE DU MATIN. Animée par Tamara ERDE.

THIS IS MY LAND, Tamara ERDE. France/Israël, 2013, 89 mn.

En avant-première

14h **LE VOYAGE DE JAMES À JÉRUSALEM**, Ra'anan ALEXANDROWICZ.
Israël, 2004, 87 mn. Débat avec l'association israélienne TARABUT.

17h **LE BLUES DE L'ORIENT**, Florence STRAUSS. France/Canada, 2007, 85 mn.

20h30 **INFILTRATION**, Dover KOSASHVILI. Israël, 20012, 116 mn. Débat avec Jean STERN.

Vendredi
12 février

9h30 RENCONTRE DU MATIN. Animée par Saïd BOUAMAMA.

La racialisation des rapports sociaux.

Amérique latine. La persistance d'un racisme historique.

14h30 **L'ÉTÉ DES POISSONS VOLANTS**, Marcela SAÏD. France/Chili, 2013, 95 mn.

Débat avec Laurence MULLALY.

17h **HAÏTI CHÉRIE**, Claudio DEL PUNTA. Italie, 2007, 99 mn. Débat avec Rafael LUCAS.

Avant-première

20h30 **UN MONSTRE À MILLE TÊTES**, Rodrigo PLÁ. Mexique, 2016, 75 mn.

Samedi
13 février

Serge LE PÉRON. Militantisme et cinéphilie, un double engagement.

Projections en présence du réalisateur.

14h **L'AFFAIRE MARCORELLE**. 2000, 93 mn.

17h **FRANÇOISE DOLTO, LE DÉSIR DE VIVRE**. 2008, 100 mn.

20h30 **J'AI VU TUER BEN BARKA**. Belgique, 2005, 101 mn.

En présence de Bachir BEN BARKA, président de l'Institut Ben Barka-Mémoire vivante.

Dimanche
14 février

Hommage à Bo Widerberg, un grand réalisateur suédois.

Avec Serge LE PÉRON, réalisateur.

11h **LE QUARTIER DU CORBEAU**. 1963, 101 mn. Vostf.

14h **ELVIRA MADIGAN**. 1967, 91 mn. Vostf.

16h30 **ÅDALEN 31**. 1969, 114 mn. Vostf.

Avant-première

20h **MERCI PATRON !**, François RUFFIN. France, 2015, 90 mn. En présence du réalisateur.

PROJECTIONS EN RÉGION, ET DÉBATS ANIMÉS PAR UN MEMBRE DE L'ÉQUIPE DES RENCONTRES.

Jeudi 4 février, 20h30, **DEUX JOURS, UNE NUIT**, Jean-Pierre et Luc DARDENNE,

cinéma Les Colonnes / **BLANQUEFORT (33)** - 4 rue du Dr Castéra.

Mercredi 10 février, 20h30, **THIS IS MY LAND**, cinéma Le Plaza / **MARMANDE (47)** - rue Jean Lahary.

Avec le soutien de Palestine47 (AFPS) et de l'UJFP Aquitaine. En présence de la réalisatrice.

13

lundi
25
janvier

> 18 h <

**MUSÉE
D'AQUITAINE
BORDEAUX**
VERNISSAGE
EXPOSITION
PHOTOGRAPHIQUE
DE BRUCE MILPIED

**À FORCE DE VIES
FAITES DE MURS**

**MUSÉE
D'AQUITAINE
BORDEAUX**

Exposition
du 26 janvier
au 27 mars
(entrée libre)

Bien connu de la scène jazz, le photographe bordelais s'aventure aussi, et depuis une quinzaine d'années, sur le terrain des mondes ouvriers. En 2002, il présentait à la bibliothèque Mériadeck d'émouvants portraits des hommes qui font vivre le port de Bordeaux-Bassens. Depuis, ses pas l'ont aussi conduit en Roumanie et en Allemagne. En 2004, encore à l'argentine, il tire le portrait en noir et blanc d'un monde qui s'éteint, celui des derniers mineurs de la « vallée noire » de Jiu, dans les Carpates occidentales. En 2010, dans une cité en crise de l'ex-RDA, il assemble avec délicatesse les couleurs portées par celles et ceux qui cultivent toujours de modestes jardins ouvriers sur les bords de l'Oder. [bruce milpied.fr]

Salut et fraternité !

Massacres à Paris, et guerres ou massacres ailleurs au nom de dogmes pseudo-religieux ou d'intérêts géo-stratégiques peu avouables. Montées, appuyées par des millions d'électeurs, de forces obscurantistes déterminées et puissantes en Europe, et particulièrement en France... Le caractère inquiétant de ces événements nous encourage, et plus encore, à lancer avec vous les treizièmes Rencontres cinématographiques Utopia/Espaces-Marx.

« La treizième revient, c'est toujours la première » écrivait le poète Gérard de Nerval, désignant ainsi la première heure des douze du cadran. N'en doutons pas un seul instant : les premières heures de « La classe ouvrière c'est pas du cinéma » (2004) n'ont pas à rougir, bien au contraire, du programme de 2016.

Dans ce « jardin divers », vous trouverez sans peine à vous nourrir, à arpenter, à apprendre, à vous « rincer l'œil », car nous sommes aussi soucieux ou sourcilieux que bien des cinéastes : pas de représentation du réel sans la part belle faite à la dénonciation, à l'analyse, au montage, à la qualité des images et du son, au questionnement, que nous vous invitons à prolonger en questionnant vous-même, dans les débats et les échanges, en prenant connaissance des ouvrages qu'avec nos compères libraires, nous vous proposons.

Les films n'ont pas pour vocation première, même avec une volonté délibérée, de changer le monde. En revanche, nier l'impact de l'image, l'effet d'une problématique, les conséquences d'une dénonciation brillante et convaincante, serait ridicule. La preuve en est donnée, *a contrario* notamment, dans l'acharnement de groupes obscurantistes à faire interdire, à empêcher des expressions artistiques libres et novatrices, ailleurs, mais aussi dans notre pays, qui est celui de ceux qui y vivent, selon le républicain droit du sol. Combien de cinéastes, étrangers dans leur propre pays, obtiennent une reconnaissance qui remue les consciences et qui rebat les cartes !

Nos treizièmes Rencontres ont voulu prendre acte d'une fâcheuse tendance à la racialisation des rapports sociaux. Les documentaires et les œuvres de fiction, anciennes ou nouvelles, que nous proposons rendent compte, dans leur grande variété, des tensions autour de notions aussi proches et opposées que « commun, communautés, communautarismes ».

À la fin de son entretien* avec Claude Darmanté, Patrick Troudet, programmateur des Utopia et partenaire actif de nos Rencontres dès leur origine, déclarait : « Ma curiosité, mon plaisir, c'est de voir des trucs improbables qui trouvent un public ». Nous vous invitons à partager ces découvertes avec lui, avec nous. Ajoutons-y la joie de retrouver des films fondateurs et de découvrir des avant-premières. N'oublions pas surtout notre raison d'être : se glisser dans les salles obscures et, après le plaisir de voir et entendre, trouver, avec vous, les lumières de la passion, de l'analyse et de l'échange.

Les animateurs, tous bénévoles, de ces Rencontres vous attendent avec leurs invité-es pour « faire du commun » pendant tous ces jours, et nous savons d'emblée (annonçons la couleur) que c'est pour le meilleur !

VINCENT TACONET

* Ouvrage collectif *La Classe ouvrière c'est pas du cinéma !* (éd. Syllepse, février 2013)

mardi
19
janvier

Préambule

DÉBAT AVEC
JOSIE RIFFAUD
LA VIA CAMPESINA
ANDRÉ FADDA
UNION SYNDICALE CGT DE L'INTÉRIM
MATTHIEU BETTINGER
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE



> 20 h 30 <

ON EST VIVANTS

CARMEN CASTILLO

Documentaire, France/Belgique, 2015, 103 mn.

C'est un film sur l'engagement politique, à la lumière d'un dialogue sensible avec la pensée de Daniel Bensaïd, philosophe et militant politique, disparu en 2010. Avec Daniel, présent en image, et avec ses textes, Carmen Castillo, — dont nous avions projeté *Pour tout l'or des Andes* lors de nos Rencontres 2011 —, voyage dans l'espace et dans le temps, à la rencontre de ces inconnus indispensables qui font la grandeur de la politique.

Avec ses désarrois, ses doutes mais aussi ses convictions, elle cherche inlassablement une réponse aux questions qui sont aussi les nôtres : Quand tant d'autres se découragent, qu'est-ce qui fait avancer ceux qui persistent à

vouloir changer le cours du monde ? De quoi est fait l'engagement politique aujourd'hui ? Est-il encore possible d'infléchir le cours fatal du monde ?

Des sans domicile de Paris aux sans-terre brésiliens, des Zapatistes mexicains aux quartiers nord de Marseille, des guerriers de l'eau boliviens aux syndicalistes de Saint-Nazaire, les visages rencontrés dans ce chemin dessinent ensemble un portrait de l'engagement aujourd'hui, fait d'espoirs partagés, de rêves intimes, mais aussi de découragements et de défaites. Comme Daniel, ils disent : « L'Histoire n'est pas écrite d'avance, c'est nous qui la faisons ».

13^e RENCONTRES :: 3



des BD pour accompagner les Rencontres

Librairie KRAZY KAT

10, rue de la Merci - 33000 BORDEAUX

05 56 52 16 60

www.canalbd.net/krazy-kat

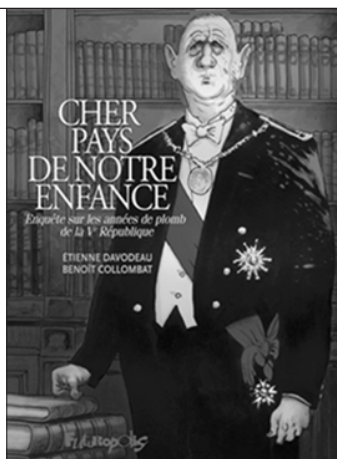
krazykatlib@canalbd.net

CHER PAYS DE NOTRE ENFANCE

Benoît COLLOMBAT
et Étienne DAVODEAU

Futuropolis, 19,5 x 26,5 cm, 2015,
224 pages, 24€

Du postulat de l'assassinat du Juge Renaut à Lyon jusqu'à la disparition mystérieuse du ministre Boulin dans les années 1980 en Gironde, Benoît Collombat et Étienne Davodeau reviennent sur plus de trente ans de l'histoire obscure du SAC (Service d'action civique) sous la V^e République. Une enquête passionnante.



*Signature
et rencontre
avec Jean-Luc LOYER
à la librairie
Krazy Kat
le samedi 6 février
à partir de 15 heures.*



LE GRAND A

Xavier BÉTAUCOURT
et Jean-Luc LOYER

Futuropolis, 19,5 x 26,5 cm, 136 pages,
2016, 20€

En 1972, en périphérie d'Hénin-Beaumont, sortait le plus grand hyper marché de France, le Grand A. Plus de quarante ans après, les auteurs dressent le portrait de cette ville dans la ville et établissent un bilan politique, culturel et social.



MAUDIT ALLENDE !

Récit Olivier BRAS
Dessin et peinture
Jorge GONZÁLEZ

Futuropolis, 21,5 x 29 cm,
128 pages, 2015, 20€

Un tableau à la fois nostalgique et réaliste du Chili de la fin du XX^e siècle à travers le regard de Léo, éduqué sous Pinochet. Un roman graphique d'une belle ampleur narrative, portée par le dessin habité de l'argentin Jorge Gonzales.

LE PIANO ORIENTAL

Zeina ABIRACHED

Casterman, coll. Écritures, 18.6 x 26 cm,
232 pages, 2015, 22€.

Un récit inspiré de la vie de son ancêtre, inventeur d'un nouvel instrument de musique dans le Beyrouth des années 1960. Folle tentative pour rapprocher les traditions musicales d'Orient et d'Occident, ce piano au destin méconnu n'aura vu le jour qu'en un seul exemplaire, juste avant que la guerre civile ne s'abatte sur le Liban. Une métaphore amusante – et touchante – de la rencontre de deux cultures, de deux mondes, qui cohabitent chez Zeina et dans son œuvre.



VILLAGE TOXIQUE

Scénario Grégory JARRY
Dessin Otto T.

Éditions FLBLB, 22 x 16 cm,
120 pages, 2015, 15€

À la fin des années 1980, l'État a voulu enfouir des déchets nucléaires dans le granit des Deux-Sèvres et les habitants se sont mobilisés pour tout faire capoter. Ah, ça fait plaisir, des luttes qui réussissent !



> 20 h 30 < *soirée d'ouverture*

REMINE EL ÚLTIMO MOVIMIENTO OBRERO LE DERNIER MOUVEMENT OUVRIER

MARCOS M. MERINO. Documentaire, Espagne, 2014, 102 mn., Vostf.
Débat avec le réalisateur et Alexandre FERNANDEZ.

> 18 h <

**INSTITUT
CERVANTÈS
CONFÉRENCE
MINES ET MINEURS
DES ASTURIES,
XIX^e-XXI^e SIÈCLES**

**PAR
ALEXANDRE FERNANDEZ**
PROFESSEUR EN HISTOIRE
CONTEMPORAINE À L'UNIVERSITÉ
MICHEL DE MONTAIGNE (HISTOIRE
ÉCONOMIQUE ET SOCIALE, HISTOIRES
DES PAYS IBÉRIQUES, HISTOIRE DE
L'INDUSTRIE). IL ABORDERA LA
PLACE DE L'INDUSTRIE MINIÈRE ET
DES MINEURS ASTURIENS DANS LES
LUTTES SOCIALES EN ESPAGNE ET LES
PERSPECTIVES ET INTERROGATIONS SUR
LA RECONVERSION DE CES RÉGIONS
ET DES MINEURS.



Instituto Cervantes
57, cours de l'Intendance - Bordeaux
Tram : Ligne B - arrêt Gambetta

En avril 2011, Marcos M. Merino et Maria F. Custelo décident d'arrêter leur activité de journalistes de télévision pour réaliser des documentaires. Leur premier sujet sera sur la vallée minière de Turon et ce qui est advenu pendant les trente dernières années de ré-industrialisation. Pendant plus de sept mois, ils mènent 150 entretiens avec des voisin(e)s, des retraité(e)s, des politiciens, des jeunes, des entrepreneurs, des militant(e)s historiques des luttes anti-franquistes, un travail détaillé de documentation pour comprendre la singularité des personnes.

Leur plan de travail est « dynamité » lorsque, en mai 2012, les syndicats de mineurs appellent à une grève illimitée suite à l'annonce par le gouvernement de Rajoy de la baisse de 63 % des aides publiques au charbon. Cette grève, qui va durer près de trois mois, commence par une action hautement symbolique, l'occupation par 16 travailleurs, à 600 mètres sous terre, de puits des Asturies et León. Marcos M. Merino a été présent avec sa caméra et son micro lors de douzaines de manifestations et de coupures de routes, au long des 300 kilomètres de la « marche noire », à la création du collectif « Mujeres del carbon », accompagnant les familles des occupants de la mine... Il a fait équipe avec le photo-journaliste asturien Javier Bauluz ; les mineurs les ont appelés le « duo dynamite ».

Peu de couverture médiatique du conflit et souvent une représentation stéréotypée des mineurs. Marcos et Javier décident de mettre vidéos et photos sur la toile. Ainsi naît un livre-DVD, *resistenciaminera*¹, dont la vente devient le principal moyen de financer le film *Remine*. À la fin de la mobilisation, le montage doit synthétiser en 101 minutes plus de 200 heures de tournage. Il a été réalisé par Marcos et une jeune monteuse catalane, Ana Pfaff. Le programmeur de cinéma qui les a mis en contact, Fran Gayo, sera une figure clé pour la reconnaissance et la diffusion du film.

Marcos M. Merino, né en 1973, est diplômé en sciences de l'image et du son (université de Madrid). Rédacteur en économie à la télévision pendant quinze ans, il a enseigné à l'université l'information économique télévisée pendant six ans. Son enfance dans le quartier populaire de la Calzada, à Gijón, a été nourrie par le mouvement ouvrier qui a dominé la culture asturienne, et par l'agonie et le démantèlement de l'industrie. Après vingt ans de vie madrilène, il a souhaité renouer avec ses origines ouvrières et enseigner un autre monde à ses enfants : réaliser un film qui respecte la lutte des travailleurs pour vivre plus dignement lui a semblé la meilleure réconciliation.

1. [reminedoc.com/resistenciaminera]



JOURNÉE PRÉPARÉE PAR
CLAUDE DARMANTÉ
ET **PATRICK SAGORY**

PRÉSENTATIONS ET DÉBATS
AVEC

VINCENT GAY
DOCTORANT EN HISTOIRE,
L'HEST-IDHES (LABORATOIRE
D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE,
SOCIALE ET DES TECHNIQUES-
INSTITUTIONS ET DYNAMIQUES
HISTORIQUES DE L'ÉCONOMIE ET
DE LA SOCIÉTÉ) DE L'UNIVERSITÉ
D'ÉVRY-VAL-D'ESSONNE

AVEC
CLAUDE BLANCHET
ANCIEN JOURNALISTE À LA
MAIRIE D'AULNAY-SOUS-BOIS
PUIS LIBRAIRE.
RÉALISATEUR DE *HAYA !*

AVEC
MARCEL TRILLAT
JOURNALISTE, AUTEUR
ET RÉALISATEUR

JOURNÉE ORGANISÉE EN
PARTENARIAT AVEC
**LE DÉPARTEMENT HYGIÈNE,
SÉCURITÉ ET ENVIRONNEMENT
DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX**



La diversité des communautés de travail

L'ACTUALITÉ VIENT DE NOUS LE RAPPELER VIOLEMMENT : les questions d'intégration sont plus que jamais centrales pour l'avenir de notre « vivre ensemble ». Le sociologue Émile Durkheim, qui fut l'un des premiers à théoriser la notion d'intégration, la définissait comme la propriété d'une société dont les relations entre les membres sont intenses, et il l'opposait à l'anomie, caractéristique d'une société produisant des « conduites individuelles désorientées ».

De ce point de vue, on peut se demander si le travail salarié, que les études de Robert Castel ont décrit comme la « matrice de l'intégration sociale » pendant les Trente glorieuses, a continué à jouer son rôle essentiel d'intégrateur dans le contexte de crise économique qui s'est installé depuis le milieu des années 1970, en particulier vis-à-vis des immigrés et de leurs descendants. La prise en compte de la diversité ne doit-elle pas conduire à repenser les modalités par lesquelles le « modèle républicain », en cherchant à araser les spécificités pour produire de l'homogénéité, discrédite les identités et identifications s'écartant de la norme commune ? Modèle qui risque de marginaliser et, *in fine*, d'exclure des fractions entières de la population.

> 9 h 30 < RENCONTRE DU MATIN avec Vincent GAY

Vincent Gay interroge le rapport entre travail et immigration et, plus largement les différenciations qui traversent le monde ouvrier et peuvent être liées aux rapports sociaux de genre ou de race ou encore à des enjeux politiques et syndicaux.

Dans un article publié sur *Contretemps-web* (sous *Creative Commons* et *copyleft*), il revient en détail sur les luttes menées au début des années 1980 par les OS immigrés. Déjà, étroitement corrélée à ces luttes, l'émergence de la question de l'Islam dans l'espace public, l'image construite par la presse de droite de l'ouvrier immigré-musulman-gréviste est fortifiée par les déclarations gouvernementales.

Pierre Mauroy, Premier ministre, et Gaston Defferre (à l'Intérieur) expliquent les grèves par la présence d'intégristes parmi les ouvriers ; Jean Auroux, au ministère du Travail, renchérit : « S'il est prouvé que des influences extérieures d'inspiration religieuse ou politique ont pesé sur le comportement des immigrés en grève [...], alors le gouvernement prendra ses responsabilités et en premier lieu le ministère du travail. Nous ne tolérerons pas que ces attitudes compromettent la réussite des entreprises en agissant contre l'intérêt national ».

[www.contretemps.eu/interventions/grèves-dignité-luttes-contre-licenciements-travailleurs-immigrés-citroën-talbot-1982-1] et [agone.org/revueagone/agone56]

> 14 h 30 < **HAYA ! EN AVANT !**

CLAUDE BLANCHET ET ÉDOUARD BOBROWSKI

Documentaire. France, 1982, 60 mn. Débat avec Claude BLANCHET et Vincent GAY.

Le début des années 1980 est une période de mutations profondes, en France comme à l'échelle internationale, qui tend à une spécialisation des usines et à une diminution de leur taille. Il s'agit d'en finir avec les grandes concentrations ouvrières, en particulier dans l'industrie automobile : fermetures, rachats et fusions se succèdent alors. On assiste à un durcissement des rapports sociaux au sein des entreprises : les jours de chômage technique se multiplient, les premiers licenciements collectifs apparaissent, les salariés doivent faire face à des changements très rapides, les conditions de travail se dégradent...

Haya ! est la chronique d'une grève qui reste atypique : grève massive (3000 grévistes sur 6000 employés), grève d'OS, grève d'immigrés, grève pour la dignité avant toute autre revendication. La parole enfin libérée

témoigne du système de répression et de racket exercé par les contremaîtres et la CSL (Confédération des syndicats libres, syndicat maison de l'époque) qui faisaient régner la terreur au sein de l'usine. Et grève victorieuse.

Grace à sa connaissance du terrain, Claude Blanchet a pu filmer de l'intérieur, en avril et mai 1982, la grève à l'usine Citroën d'Aulnay-sous-Bois. Journaliste municipal et réalisateur travaillant à l'APAV, association pour la production audiovisuelle de la ville d'Aulnay impulsée par le maire Pierre Thomas, ancien animateur du collectif Unicité (Unité, Cinéma, Télévision, structure audiovisuelle du PCF), il réussit à nous faire comprendre l'enjeu majeur du conflit : le devenir d'un salariat particulièrement dominé et exploité, immigrés ou héritiers de l'immigration, dans une industrie en complète restructuration...



> 17h <

DERNIER MAQUIS

RABAH AMEUR-ZAÏMECHE

France/Algérie, 2008, 93 mn.

Des montagnes de palettes, rouges, au fin fond d'une zone industrielle débouchant sur une véritable ruche avec ses manœuvres en bleu de travail, son ballet de chariots automoteurs et son garage poids lourds. C'est la petite d'entreprise de Mao, patron, musulman comme la plupart de ses employés. L'entreprise tourne bien jusqu'au jour où il décide d'ouvrir une mosquée au sein même du site. Geste convaincu et généreux d'un patron soucieux de favoriser l'expression culturelle de ses salariés ou manœuvre intéressée pour se payer la paix sociale ? La désignation arbitraire de l'imam, alors que la tradition musulmane veut qu'il soit choisi par l'ensemble des fidèles, va semer la discorde, grippant l'organisation du travail.

Instant de vie dans une entreprise où la question de la religion est essentielle, ce film déroutant montre ce que l'on ne voit nulle part ailleurs et génère, chez le spectateur, plus de questions que de jugements sur l'origine et la complexité de la foi.

L'ouverture de la mosquée sera cependant aussi celle d'un espace démocratique qui ne tardera

pas à se retourner contre le patron. Vient alors le moment du retour en force des antagonismes de classes : en désaccord sur la question de l'imam, les mécanos « rebeus » et « céfrans », moins précaires que les manœuvres presque tous originaires d'Afrique noire, réinventent les barricades... La ligne de front passe au sein des ouvriers.

« Si, comme l'écrit Jacques Rancière, les "sujets politiques" se définissent non par des identités mais par des "intervalles entre identités", le "dernier maquis" est un lieu, rare au cinéma, de naissance et de visibilité des sujets politiques de la France d'aujourd'hui, du véritable peuple français et de son pouvoir inaliénable - en deçà et bien au-delà des enjeux, faussés par l'obsession identitaire, de la "représentation politique" », soulignait Cyril Nérat dans *Les Cahiers du cinéma* (n°638, octobre 2008).



L'équipe des Rencontres n'a pas su résister au plaisir de revoir - et de proposer à nouveau - ce film déjà programmé en 2012 lors de notre 9^e édition !

À LIRE...

Robert CASTEL
LES MÉTAMORPHOSES
DE LA QUESTION SOCIALE :
UNE CHRONIQUE DU SALARIAT

Gallimard, coll. Folio,
813 p., 1999, 12,20€

Dan GEORGAKAS
et Marvin SURKIN
DÉTROIT :
PAS D'ACCORD POUR CREVER
UNE RÉVOLUTION URBAINE
Agone, mémoires sociales, 2015, 24€

> 20h30 <

Documentaire. France,
2014, 68 mn.

DES ÉTRANGERS DANS LA VILLE



À REVOIR ET À LIRE...

COFFRET DVD Marcel TRILLAT
DES ÉTRANGERS DANS LA VILLE
ET ÉTRANGES ÉTRANGERS

Excellent livret de présentation
+ 5 films courts pédagogiques.
Rouge Productions/
Compagnie Phares et Balises,
Durée totale 192 mn.
Prix grand public : 20€

Quarante-trois ans après *Étranges étrangers* (1970), hommage à six travailleurs africains morts asphyxiés dans un taudis loué par un marchand de sommeil à Aubervilliers la nuit de la Saint-Sylvestre 1969, réalisé avec Frédéric Variot, Marcel Trillat est retourné à la rencontre des « étrangers » d'aujourd'hui. Avec la volonté de poser une simple question : Sont-ils accueillis plus dignement par la société française en plein XXI^e siècle ?

Projection en présence
du réalisateur
MARCEL TRILLAT

90 % d'entre eux sont entrés régulièrement sur le territoire. En France, les demandeurs d'asile n'ont pas le droit de travailler pendant l'instruction de leur demande, et on leur alloue gracieusement 300 euros par mois. Et seulement un sans-papiers salarié sur dix sera régularisé, bien que payant des impôts, parce que les patrons refusent de signer le contrat de travail qu'on leur demande de produire, préférant exploiter sous des noms d'emprunt des travailleurs en situation irrégulière.

Ceuvre d'artiste et acte politique, ce documentaire présente de magnifiques portraits d'étrangers en transit et de militants CGT, véritables « guerriers » protégeant les actions collectives des sans-papiers qui réclament des contrats de travail à leurs employeurs par des occupations...

Le film rétablit efficacement quelques vérités : L'accueil légal des étrangers en France se limite à 0,33% de la population, le nombre de sans-papiers, 400 000, est stable depuis vingt ans ! Il donne à voir le scandale des rétentions « administratives », s'apparentant à l'emprisonnement de personnes qui n'ont commis aucun délit, comme la violence de la complexité des démarches administratives pour obtenir la carte de séjour d'un an, dont il faut demander le renouvellement cinq mois avant son expiration et qui coûte 550 euros...



Naissance d'une nation ? Le rôle de l'école en Israël et Palestine

JOURNÉE PRÉPARÉE PAR
ANDRÉ ROSEVÈGUE
ET **CÉCILE RENAULT**

EN PARTENARIAT AVEC L'UJFP

UJFP

UNION JUIVE FRANÇAISE POUR LA PAIX

الاتحاد اليهودي الفرنسي من أجل السلام

התאחדות היהודית הצרפתית למען השלום

PRÉSENTATIONS & DÉBATS
AVEC **TAMARA ERDE**, RÉALISATRICE

AVEC **ROI**, DE L'ASSOCIATION
ISRAËLIENNE TARABUT-HITHABRUT

AVEC **JEAN STERN**, JOURNALISTE
Ancien de *Libération* et de *La Tribune*,
éditeur de 2006 à 2013 de la revue
De l'autre côté publiée par l'UJFP,
Jean Stern est aujourd'hui rédacteur en chef
de *La Chronique d'Amnesty international* et
chroniqueur à *L'Instant M* sur France-Inter.
Collaborateur occasionnel de la revue
Charles et du site *Orient XXI*, il se rend
régulièrement en Israël et en Palestine.

À LIRE...

INI/OUT

Colonialisme* S Israéliens
Coord. Les AmiEs de Tarabut
De l'Autre Côté

Éd. UJFP, 2014, 10€.

TARABUT

En arabe, on dit « Tarabut ». En hébreu, « Hithabrut ». En bon français, on peut le traduire par « Tous ensemble ! ». C'est le nom d'une association israélienne qui travaille contre les discriminations afin de rapprocher les citoyens d'origines différentes. Les Juifs et les Palestiniens, bien entendu, mais également des juifs orientaux, les falashas et d'autres minorités en Israël. Si l'association s'est donné un nom arabe, c'est pour mieux rappeler qu'un Israélien sur cinq est Palestinien. Pas dans les territoires occupés, mais à l'intérieur même des frontières internationalement reconnues de « l'État hébreu ».

« SI ON DEMANDE À TRENTE JUIFS (ou Juifs) ce que c'est qu'être Juif (ou juif), on obtient trente réponses... au moins », dit le rabbin Gottlieb¹. Et Schlomo Sand a popularisé et synthétisé le travail des historiens pour nous expliquer « comment le peuple juif fut inventé »².

Mais en moins d'un siècle, – une affaire Dreyfus, des pogroms et un génocide plus tard –, le sionisme, version juive des nationalismes du XIXe siècle, a convaincu une majorité de Juifs, victimes de l'antijudaïsme chrétien et de l'antisémitisme racial, que les communautés juives de par le monde constituaient un peuple, qui devait se vivre comme nation et créer son État en Palestine.

Rédemption par l'activité manuelle, spécialement agricole, insistance sur les liens du sang, importance de la référence au drapeau pour la défense de la forteresse assiégée, la devise du nouvel État aurait pu être « travail, famille, patrie » si elle n'avait pas été déjà prise.

La proclamation de cet État ne signe cependant pas l'achèvement du projet : l'école, l'armée, la politique culturelle doivent former le Juif nouveau.

Mais au fait, chacun avec ses particularités, tout État ne cherche-t-il pas, par l'inculcation d'un roman national et la manipulation des sentiments d'appartenance, à faire à partir de la diversité de ses habitants une unité patriotique ?

Quelles seraient alors les spécificités du cas Israël ? La rapidité du processus ? La violence de son exécution pour les Juifs eux-mêmes et, bien plus encore, pour les Palestiniens à chasser ? Son caractère colonial historiquement tardif ? D'autres raisons encore ? Nous comptons bien sur les films et sur nos invitéEs pour tenter de mieux comprendre.

ANDRÉ ROSEVÈGUE

1. Cité par Dominique Vidal, *Le Mal-Être juif. Entre repli, assimilation & manipulations*, Agone, 2003.

2. Schlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Fayard, 2008.

> 9h30 <

RENCONTRE DU MATIN avec Tamara ERDE

Réalisatrice franco-israélienne née à Tel-Aviv en 1982, Tamara Erde vit et travaille aujourd'hui à Paris. Sa création artistique est particulièrement variée : fictions, documentaires, installations vidéo, performances... Son travail est souvent en rapport avec le conflit israélo-palestinien dans ses dimensions politiques et sociales.

This Is My Land, qui a déjà été présenté dans plusieurs festivals et devrait sortir en salle prochainement, retrace la manière dont le conflit est présenté et l'histoire enseignée dans les systèmes scolaires israélien et palestinien. Tamara a été autorisée, après bien des difficultés, à filmer dans des écoles israéliennes, publiques, religieuses et mixtes (accueillant des élèves israéliens et palestiniens de 1948), choisies par les autorités de l'éducation nationale. enseignants, interviewés et filmés dans leurs salles de classe tout au long de l'année 2013. Elle a aussi filmé dans une école ultra-orthodoxe de la colonie d'Itamar, au sud-est de Naplouse en Palestine occupée.

« Lorsque j'ai montré mon documentaire,

on m'a demandé si je parlais de l'État d'Israël d'il y a quarante ans. Pourtant c'est bien la situation d'aujourd'hui que je montre ! » Tamara Erde animera le débat : « Que se passe-t-il quand l'éducation est utilisée pour empêcher le monde de changer, au lieu de l'encourager ? », avec la participation de Roi, un jeune israélien qui vit aujourd'hui à Berlin, participe aux AmiEs de Tarabut, et qui nous accompagnera dans les deux projections de l'après-midi.

Mouvement de lutte contre le colonialisme au sein même de la société israélienne, ce qui ne l'empêche pas de développer une lutte commune avec les Palestiniens des territoires occupés, Tarabut développe la notion de colonisation interne pour penser la complexité des oppressions présentes au sein de l'État d'Israël, ainsi que les pratiques qui se perpétuent, à l'intérieur même de cet État, vis-à-vis de la minorité palestinienne mais aussi vis-à-vis des Mizrahim (les « Juifs orientaux ») obligés d'effacer leur arabité.

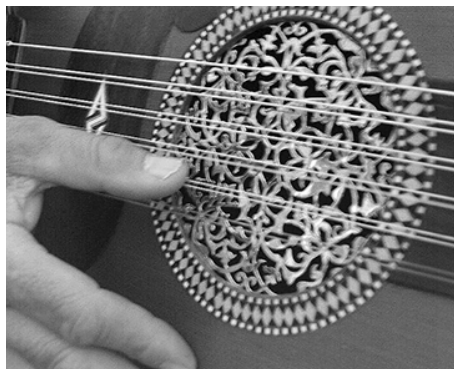
Des luttes qui résonnent avec la question coloniale en France.

> 14h <

LE VOYAGE DE JAMES À JERUSALEM

RA'ANAN ALEXANDROWICZ
Israël, 2004, 87 mn.

Dans un village africain imaginaire, le jeune James est choisi pour accomplir une mission : un pèlerinage dans la ville sainte de Jérusalem. Mais Israël n'est pas la Terre Promise que James et sa communauté ont imaginée. Dès l'aéroport, suspecté d'essayer d'entrer dans le pays pour y travailler clandestinement, il est jeté en prison, en instance de rapatriement. Alors que, du fond de sa cellule, James prie le ciel de l'aider à accomplir sa mission, un miracle se produit : un inconnu règle sa caution. Il s'avère très vite que cette liberté a un prix. Son bienfaiteur n'est qu'un pourvoyeur de main-d'œuvre, qui « sauve » les immigrants sans-papiers pour mieux les exploiter. Le voyage de James à Jérusalem se transforme en un périple imprévisible au cœur d'un système économique cruel et c'est à travers son regard – et ses capacités d'adaptation – qu'on découvre cet Israël de nouveaux riches...



> 17h <

LE BLUES DE L'ORIENT

FLORENCE STRAUSS
France, 2007, 85 mn.

« On peut difficilement concevoir, écrit Mona Chollet [www.peripheries.net], une plus belle image de résistance à la brutalité et au simplisme des temps que celle de ces irakiens, musiciens aveugles, chanteuses âgées et splendides, juifs par la religion, arabes par la culture, filmés dans leur maison en Israël, par Florence Strauss. » Son documentaire sur la musique orientale

remonte aux sources de cet art immémorial tout en partant sur les traces de son histoire personnelle, en partie ignorée et occultée. Cette musique donne accès, par des voies qui n'appartiennent qu'à elle comme ce « quart de ton » qui lui est propre, à un pan singulier de l'expérience humaine, et dont ses amoureux disent qu'il touche l'auditeur « dans la moelle de ses os ».

> 20h30 <

INFILTRATION

DOVER KOSASHVILI

Israël, 2011, 116 mn. Vostf. Débat avec Jean STERN.

En cet été 1956, Israël est un pays neuf et se prépare à participer à l'expédition coloniale franco-britannique de Suez contre l'Égypte de Nasser. Cet arrière-plan du film n'est pas anodin car, tout au long des années 1950, l'objectif majeur des dirigeants israéliens sera de construire une armée suffisamment puissante pour tenir tête à celles des pays voisins. Pour cela, le temps est compté : en trois mois, les recrues doivent apprendre le métier de soldat. Manier les armes et marcher au pas bien sûr, mais aussi et surtout renoncer à une partie de leur personnalité, au profit de ce sur-moi sioniste et militariste, fondement de ce « nouvel homme », le « juif guerrier » que Ben Gourion appelait de ses vœux.

C'est à cela que s'intéresse le réalisateur, la construction d'une soldatesque sans scrupules et sans morale, prête à tout pour construire et défendre puis agrandir ce pays neuf, quitte à briser les rêves des hommes qui la composent. Il déroule son film dans le camp de formation numéro 4, spécialisé dans l'accueil des jeunes hommes présentant



des handicaps physiques et mentaux ou ayant des comportements asociaux.

Voyous, intellectuels, chanteurs, homosexuels – on disait alors invertis – le spectre de l'amoralité est large, et le trouble principal dont ils « souffrent » est sans doute de se sentir assez peu concernés par le projet sioniste qu'on leur propose, d'avoir peu envie de changer au profit d'un idéal guerrier. Alors jouer du violon, aimer le chant, pratiquer trop assidûment la prière, préférer aimer une fille que son arme, autant de travers que les officiers jugent comme des perversions chez leurs recrues et qu'ils vont combattre avec cruauté et constance.

Dover Kosashvili, arrivé adolescent de sa Géorgie natale en Israël, a réalisé avec *Infiltration* l'un des films israéliens les plus antimilitaristes que je connaisse. Et une critique féroce du sionisme qui voulait éradiquer les racines culturelles diverses de ces recrues pour inventer un nouveau peuple juif. **J.S.**



> 9 h 30 <

La racialisation
des rapports
sociaux.

Les films programmés les 10, 11 et 12 février abordent, directement ou indirectement, la question de la racialisation des rapports sociaux. Il nous paraît important d'approfondir cette notion, de débattre de sa pertinence, de discuter de la réponse collective que l'on peut apporter. Un extrait d'un texte que Saïd Bouamama, docteur en socio-économie et militant de l'éducation populaire, intitulé « Avoir 20 ans dans les quartiers populaires : mépris de "classe" et humiliation de "race" » et publié le 26 novembre 2014 sur son blog, très lu notamment dans les « quartiers », peut servir d'introduction à cette rencontre.

RENCONTRE DU MATIN avec Saïd BOUAMAMA

« [...] Essentialisation, racialisation et politique de la race. Les quartiers populaires sont également l'objet, dans les discours politiques et médiatiques, d'un traitement essentialiste et raciste conduisant à la promotion de plus en plus ouverte d'une politique de la race. L'essentialisation est l'adoption d'une grille explicative d'un sujet ou d'une question niant les déterminants historiques, économiques, politiques, sociaux... La négation de ces déterminants conduit logiquement à expliquer la réalité à partir d'une "essence" qui caractériserait un groupe social, une culture ou une religion [...] dès lors considérés comme invariables historiquement, homogènes et indépendants des interactions avec la société globale.

« Les causes conduisant à la multiplication contemporaine des traitements es-

sentialistes des quartiers populaires peuvent se déduire de facteurs objectifs : d'une part, le besoin pour le gouvernement de masquer le lien de cause à effet entre une politique libérale de destruction des sécurités sociales et des services publics par la mise en avant d'autres causalités. D'autre part, la recherche du sensationnalisme à finalité d'audimat par les journalistes, qui conduit à simplifier les réalités et à produire de la peur, [un] ingrédient fréquent de la « sensation. »

[bouamamas.wordpress.com]

À LIRE...

DICTIONNAIRE DES DOMINATIONS

Collectif Manouchian :

Saïd BOUAMAMA, Jessy CORMONT, Yvon FOTIA

Éd. Syllepse, coll. Utopie critique, 2012, 15 €

Amérique latine, La persistance d'un racisme historique

JOURNÉE PRÉPARÉE PAR
CLAUDE DARMANTÉ
FRANÇOISE ESCARPIT
ET **MONIQUE LAUGÉNIE**

PRÉSENTATIONS & DÉBATS
AVEC
LAURENCE MULLALY
MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES
À L'UNIVERSITÉ MICHEL DE
MONTAIGNE (UFR LANGUES ET
CIVILISATIONS, DÉPARTEMENT
DES ÉTUDES IBÉRIQUES,
IBÉRO-AMÉRICAINES ET
MÉDITERRANÉENNES), SES
ENSEIGNEMENTS ET SES
RECHERCHES PORTENT SUR
LES QUESTIONS DE MÉMOIRES,
D'IDENTITÉS ET DE GENRE DANS
LES CINÉMAS DOCUMENTAIRE
ET DE FICTION D'AMÉRIQUE-
LATINE ET D'ESPAGNE.

AVEC

RAFAEL LUCAS

MAÎTRE DE CONFÉRENCES
À L'UNIVERSITÉ MICHEL DE
MONTAIGNE (INSTITUT IBÉRO-
AMÉRICAIN) ET RÉDACTEUR
EN CHEF DU MAGAZINE AFI/VI.
SPÉCIALISTE DE L'ESCLAVAGE
EUROPÉEN ET DES DIASPORAS
AFRICAINES, SES TRAVAUX DE
RECHERCHE PORTENT SUR LES
RELATIONS ENTRE LITTÉRATURE,
ANTHROPOLOGIE ET HISTOIRE
DANS LE DOMAINE CARIBÉEN.

LE CINÉMA LATINO-AMÉRICAIN a souvent, explicitement ou avec réserve, abordé les questions liées à la lutte des classes, au racisme et, plus récemment, à celle du genre. Dans un XXI^e siècle déjà bien engagé, le sexe, la race et la classe restent les principaux marqueurs des rapports sociaux, dans les villes comme les campagnes, dans le travail comme dans la vie quotidienne. Cette journée se propose d'aborder ces thèmes qui s'entremêlent dans chacun des trois films et déterminent des constantes. Les invisibles, les sans-visages et les sans-voix sont habituellement les femmes, les pauvres et les populations indiennes ou noires, exploités, harcelés, ignorés par ceux qui détiennent l'argent et le pouvoir.

Dans *Haïti Chérie*, le spectateur sera confronté à l'émigration des Haïtiens vers les plantations de cannes à sucre de la République dominicaine voisine, deux pays qui n'en furent qu'un seul jusqu'au XIX^e siècle, l'île de Saint-Domingue, et l'un des plus riches du monde. Dans la plantation, ces migrants vivent dans des conditions inhumaines. Les femmes y restent un enjeu sexuel. Les uns et les autres sont maltraités par des contremaîtres métis, eux-mêmes dominés et achetés par une invisible transnationale, donneuse d'ordres déshumanisés.

Jeux de rôles complexes que l'on va retrouver sous la férule magistrale de Rodrigo Plá dans *Un monstre à mille têtes*. Sonia, une femme désespérée par son impuissance face à la maladie de son mari, entame un légitime et solitaire combat contre l'ordre social et un pouvoir invisible. La machine va l'écraser et son errance bascule dans le fait divers. De multiples personnages sont impliqués et affectés par l'histoire de Sonia. Les clivages sont évidents mais, pour le cinéaste, il ne s'agit pas de désigner innocents ou coupables mais de montrer ces hommes et ces femmes, fragiles ou tout puissants, dans les rôles et la situation où les a installés une société mue par la rentabilité.

Chez Marcela Said, ce qui saute d'abord aux yeux c'est le gouffre qui sépare le monde des Indiens mapuches de celui de Pancho, riche propriétaire terrien qui ne se soucie guère de la nature et n'hésite pas à la détruire si c'est pour son profit. C'est l'affrontement historique entre deux mondes et sa conséquence première, la persistance d'un racisme que l'on retrouve dans l'ensemble du continent latino-américain. Hors de la propriété, c'est un autre monde, violent et répressif, qui contraste avec la somptueuse beauté de cette région du Chili. Nous sommes dans l'Araucanie, terre originaire des Mapuches, au cœur d'une forêt mutilée au fil des siècles par une exploitation qui se poursuit sous la protection de la police et avec la bénédiction du gouvernement chilien. Manena, une adolescente, fille de Pancho, se trouve au milieu de tous ces conflits, ouverts ou larvés.

Françoise ESCARPIT

> 14h30 <

L'ÉTÉ DES POISSONS VOLANTS

EL VERANO DE LOS PECES VOLADORES

MARCELA SAID

France/Chili, 2013, 95 mn.

Un gros propriétaire terrien vient passer l'été avec sa famille dans sa résidence secondaire au bord d'un lac artificiel. Obsédé par l'invasion de carpes, il veut s'en débarrasser avec des méthodes que n'apprécient guère les Indiens mapuches. L'été de sa fille de 16 ans, Manena, sera celui des découvertes amoureuses et sociales avec le monde silencieux des Mapuches, peones sur les terres de leurs ancêtres. Un conflit entre Chiliens, entre invisibles et puissants, sur fond de paysage de brume et d'eau, raconté par la réalisatrice qui signe son premier long métrage de fiction, après quatre documentaires dont *I Love Pinochet* (2001) et *El Mocito* (2011).



> 17h <

HAÏTI CHÉRIE

CLAUDIO DEL PUNTA. Italie, 2007, 99 mn.



Jean-Baptiste et Magdaleine vivent et travaillent sur une bately, une plantation de cannes à sucre en République dominicaine. Magdaleine ne supporte plus la vie misérable dans la plantation et veut retourner en Haïti, l'autre pays de l'île d'Hispaniola, dans les Caraïbes, d'où ils sont originaires. La mort de leur enfant renforce sa détermination. La tentative de viol par un garde de la bately dont elle est victime précipite leur départ. Le couple parvient à s'enfuir, traversant toute la République domi-

nicaine, mais leur retour en Haïti sera difficile car ils seront confrontés à la pauvreté et la violence. Claudio Del Punta a été bouleversé par la situation des milliers de travailleurs clandestins haïtiens à Saint-Domingue, qui subissent « une exploitation méthodique, mise en œuvre par un État dont la constitution est reconnue par les pays européens. Ce traitement esclavagiste d'un peuple par un peuple voisin rappelle des situations qui devraient appartenir au passé. Une tragédie qui perdure. »

Avant-première

> 20h30 <

UN MONSTRE À MILLE TÊTES

UN MONSTRUO DE MIL CABEZAS

RODRIGO PLÁ. Mexique, 2016, 75 mn.

Sonia Bonet, dont le mari est gravement malade, fait face à une machine administrative aux rouages arbitraires et inextricables pour tenter d'obtenir le traitement médical qui pourrait lui sauver la vie. Excédée, elle finit par basculer dans la violence. Comme dans son premier film, *La Zona*, Rodrigo Plá nous plonge dans la réalité sociale du Mexique (et pas seulement du Mexique) et traite une histoire complexe à la manière d'un thriller. Comme dans son second film, *La Demora*, il pose des questions à nos sociétés sur leur rapport avec la maladie ou la mort. Dans ce film, son dernier, les acteurs sont



multiples et tissent des rapports complexes, se croisant sans s'entendre ni se voir. Pas de concession, pas de morale, une virtuosité maîtrisée, une vision guère optimiste d'un futur commun.



Didier Castino
Après le silence

Éditions Liana Lévi, 221 pages, 18€



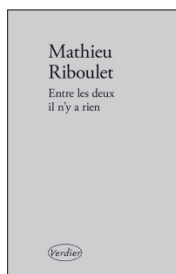
L'ouvrier syndicaliste Louis Castella s'adresse à son plus jeune fils pour lui faire le récit de sa vie d'usine, de ses combats, de ses espoirs, de ses bonheurs modestes, de sa fierté d'une vie

interrompue tragiquement par la chute d'une pièce d'acier. Un témoignage bouleversant et tendre sur le monde ouvrier des années 60-70. Un texte fort, limpide, d'une sincérité saisissante. Un premier roman particulièrement réussi. Une découverte.

Mathieu Riboulet
Entre les deux il n'y a rien

Éditions Verdier, 135 pages, 14€

À contre-courant de l'oubli et du reniement, un hommage, par celui qui a pris « le train en marche », à cette jeunesse révoltée, parfois radicale, qui s'est levée contre la violence du monde, souvent au prix de sa propre vie. C'est aussi le récit de la prise de conscience « que le sexe n'est pas séparé du monde », porté par une écriture au souffle d'une puissance exceptionnelle.

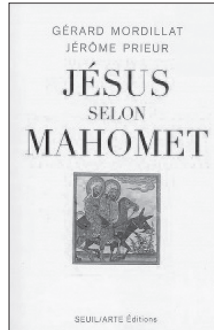


Gérard Mordillat et Jérôme Prieur
Jésus selon Mahomet

Éditions du Seuil, 405 pages, 22,50€

Prolongeant la vaste enquête sur l'histoire du christianisme inaugurée avec *Corpus Christi*, Jérôme Prieur et Gérard Mordillat s'intéressent à la présence de Jésus dans le Coran.

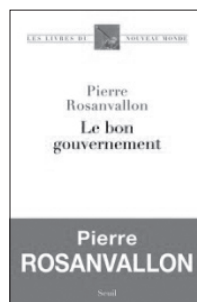
« Essayer de comprendre » : il n'y a pas d'autre motivation dans le geste des auteurs. Dans un objectif commun : faire de l'érudition et de l'interprétation les conditions de la compréhension d'un texte, au-delà des usages politiques et des modes d'instrumentalisation pervers dont il fait l'objet.



Pierre Rosanvallon
Le bon gouvernement

Éditions du Seuil, 405 pages, 49€

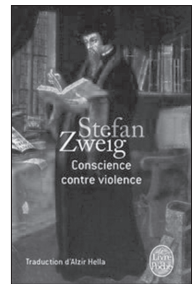
Pierre Rosanvallon explore tous les territoires de la démocratie, leur émergence, leurs mouvements tectoniques, leurs lignes de faille. Une question traverse l'ouvrage : pourquoi l'utopie d'une société des égaux, bâtie par et pour le peuple, s'est-elle étiolée ? Dans ce livre, c'est un tout autre symptôme qu'il diagnostique : celui du « mal-gouvernement ». « Nos régimes peuvent être dits démocratiques, mais nous ne sommes pas gouvernés démocratiquement ». Tout est dit et tout reste à faire.



Stefan Zweig
Conscience contre violence

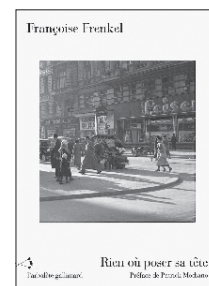
Éditions Le Livre de poche, 273 pages, 6,60€

À partir du conflit qui opposa Sébastien Castellion (1515-1563) à Jean Calvin (1509-1564), Stefan Zweig nous fait vivre un affrontement qui débord de beaucoup son cadre historique. Dans ce texte prémonitoire écrit en 1936, l'écrivain pose la question de l'humain et du politique, de la personnalité et de la communauté, de la liberté et de la tolérance contre l'intégrisme. D'une actualité criante.



Françoise Frenkel
Rien où poser sa tête

Éditions Gallimard/L'Arbalète, 289 pages, 16,90€



Jamais la survie quotidienne d'une intellectuelle juive dans le sud de la France occupée n'a été décrite avec une telle rigueur, une telle dignité et une telle équanimité.

Aucune place, dans son récit, pour l'effroi, la colère ou la haine. Pas de larmes non plus.

Retrouvé par hasard, ce récit de Françoise Frenkel nous touche. Pour emprunter à la préface de Patrick Modiano, il « demeurera toujours pour [nous] la lettre d'une inconnue, oubliée poste restante depuis une éternité et que vous recevez par erreur, semble-t-il, mais qui vous était peut-être destinée. »

La Machine à Musique
Partitions, disques, livres, instruments

13-15 rue du Parlement Ste-Catherine
33000 Bordeaux
05 56 44 81 53

Ouvert le lundi de 14 h à 20 h
et du mardi au samedi de 10 h à 20 h

La Machine à Lire
Librairie indépendante

8, place du Parlement
33000 Bordeaux
T 05 56 48 03 87

Ouvert le lundi de 14 h à 20 h
et du mardi au samedi de 10 h à 20 h

La Petite Machine
Presse, librairie

47, rue Le Chapelier
33000 Bordeaux
05 57 87 28 59

Ouvert du lundi au samedi de 7 h 30 à
12 h 30 et de 15 h 30 à 19 h 30
Le dimanche de 8 h à 13 h

www.lamachinealire.com



SERGE LE PÉRON

Militantisme et cinéphilie, un double engagement

JOURNÉE PRÉPARÉE PAR
JEAN-CLAUDE CAVIGNAC
PRÉSENTATION ET DÉBATS

AVEC
SERGE LE PÉRON
RÉALISATEUR.



AVEC,
POUR LA PROJECTION
DU SOIR,
BACHIR BEN BARKA
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT
MEHDI BEN BARKA-
MÉMOIRE VIVANTE.

À LIRE...

**CINÉMA D'AUJOURD'HUI,
MARS-AVRIL 1976**
Cinéma militant : histoire,
structures, méthodes,
idéologie et esthétique.

Serge DANEY
**LA MAISON CINÉMA
ET LE MONDE**
TOME IV,
LE MOMENT « TRAFIC », 1991-1992
Édition de Patrice ROLLET,
collaboration de Jean-Claude
BIETTE et Chrisophe MANON.
POL, col. Trafic, 2015, 18€.

Bachir BEN BARKA
MEHDI BEN BARKA
50 ANS APRÈS
Édition Les Petits matins, 2015, 12€.

Mehdi BEN BARKA
RECUEIL DE TEXTES
Éditions Cetim Suisse, 2013, 8,50€.

SERGE LE PÉRON CONNAÎT UNE TRAJECTOIRE ORIGINALE dans le cinéma contemporain de notre pays, dans la mesure où son œuvre articule des pôles généralement perçus comme étrangers les uns aux autres. Ses premiers films, dans les années 1970, sont totalement inscrits dans la sphère du cinéma militant d'extrême-gauche de l'époque. *Soyons tout*, réalisé collectivement en 1971-1972 au sein du département cinéma de l'Université Paris VIII Vincennes, est une fiction gauchiste, dans laquelle les situations au sein d'une entreprise étaient reconstituées, mais tellement proches du vécu d'un conflit social relativement ordinaire qu'on pourrait voir ce film comme une sorte de reportage en direct, dont la forme, influencée par la tradition du grand cinéma soviétique, cherche à exalter une classe ouvrière libérée du poids des organisations bureaucratiques qui la paralysent. Les films suivants, *Attention aux provocateurs*, très critique sur les choix politiques et l'attitude du PCF pendant la guerre d'Algérie, et *L'Olivier*, qui analyse la situation du peuple palestinien dans sa lutte contre l'occupation israélienne et traduit avec empathie les espérances du mouvement national de libération de la Palestine après la guerre du Kippour, réalisés eux aussi collectivement dans le cadre du Groupe Cinéma Vincennes, abordent des sujets centrés sur les stratégies révolutionnaires face au colonialisme.

Les deux premiers films, à la différence de *L'Olivier* qui sort en salles en 1975, auront une diffusion singulière : ils feront en effet partie du catalogue de Cinélutte, ce collectif constitué en 1973 et réunissant des cinéastes venus de plusieurs horizons du cinéma militant. Cinélutte, qui se réclamait du marxisme-léninisme mais ne dépendait d'aucune organisation, souhaitait participer à l'émergence d'une gauche ouvrière engagée dans une pratique antiréformiste et « antirévissionniste ». L'expérience a duré quelques années, au cours desquelles la volonté de lier étroitement réalisation et diffusion aura permis de tourner et de faire voir des films parmi les plus intéressants du cinéma politique de ce moment.

Serge Le Péron intègre la rédaction des *Cahiers du Cinéma* en 1975, alors que la revue émerge de sa phase de « politisme et de théoricisme effrénés ». Proche de Serge Daney, le critique emblématique la revue, Serge Le Péron est donc présent lorsque celle-ci accomplit son « retour aux films ». Dès lors, sans renier son parcours de réalisateur militant, il s'inscrit dans la grande tradition des *Cahiers du Cinéma*, et entreprend la réalisation de longs métrages de fiction.

Laisse béton, sorti en 1984, fait le récit de la complicité entre deux gamins d'un quartier jouxtant le périphérique parisien, Brian, fils d'un père absent (ancien rocker alors en prison), et Nourredine, fils d'un travailleur maghrébin. Les deux copains chapardent dans des magasins pour économiser l'argent leur permettant d'aller un jour à San Francisco, lieu de naissance et paradis fantasmé du petit Français. Leur rêve et leur amitié s'écrouleront sous le poids d'une réalité implacable. Un film certainement placé sous la figure tutélaire de Truffaut mais réalisé par quelqu'un qui, fort de son expérience militante, parvient à la réinvestir poétiquement dans une histoire pleine d'humanité et de générosité.

Par la suite, Serge Le Péron réalise, en alternance avec les films de fiction que nous proposons dans nos Rencontres, une série de documentaires pour la télévision, sur des sujets de société (*Bruay, histoire d'un crime impuni*, 1997), des sujets politiques ou liés à la cinéphilie (*Serge Daney : le cinéma et le monde*, 2012).

Les trois films de notre journée relèvent de genres différents, mais tous représentent des personnages en rupture ou en résistance contre le pouvoir, qu'il soit politique, judiciaire ou médical. Peut-être ne font-ils pas œuvre au sens global du terme, mais ils accomplissent, dans leur modestie même, le projet opiniâtre, persévérant d'inscrire une réflexion politique dans des formes composites issues d'un large spectre cinématographique. Ils illustrent sans défaillance la postulation dialectique d'un cinéma d'auteur militant, d'un cinéma où la cinéphilie et le politique ne cessent de jouer l'un avec l'autre, l'un pour l'autre. Ce qui leur confère vraiment une position originale et valeureuse.

JEAN-CLAUDE CAVIGNAC

des livres jeunesse

pour accompagner les Rencontres

avec Comptines

5 rue Duffour-Dubergier - Bordeaux
(tram A et B, arrêt Hôtel de Ville).

05 56 44 55 56

Du mardi au vendredi de 10 h 30 à 19 h

Le samedi de 10 h à 19 h

[librairiecomptines.hautetfort.com]



AUSSI LOIN QUE POSSIBLE

Roman de ÉRIC PESSAN

Éd. L'École des loisirs, coll. Médium,
septembre 2015, 140 pages, 13€

C'est un lundi matin ordinaire pour Tony et Antoine. Après avoir planqué leurs cartables dans un buisson et compté jusqu'à trois, ils s'élancent pour faire la course. Sans s'être concertés, sans avoir vraiment décidé de sécher les cours, ils vont dépasser les limites de leur cité, traverser la voie rapide, puis la zone commerciale qui suit ; dans un marathon spontané qui les mènera au bord de la mer, et peut-être plus loin.

« Cela fait dix minute que l'on court. La cité s'éloigne, ce lundi matin vient de basculer dans l'inconnu. On n'a rien prémédité, rien comploté.

On a nos baskets aux pieds, nos survêtements souples, nos forces.

Tony a sa tristesse. J'ai ma colère.

On ne va plus rebrousser chemin. »

Cette course commencée sans raison, sur un coup de tête, se terminera 380 kilomètres plus tard dans les bureaux d'un journaliste. La révolte muette de ces deux collégiens de treize ans (l'un désespéré à l'idée de se faire expulser de France, l'autre victime de la violence de son père) se transforme ainsi en symbole médiatisé de l'inégalité sociale, en dénonciation des injustices.

Éric Pessan reconstitue le monologue intérieur d'Antoine avec sensibilité et justesse dans un récit qui se déroule au rythme des respirations et des battements de cœur de ses personnages, des corps qui se fatiguent, et des pensées qui parfois s'affolent. Il signe le portrait réaliste d'une amitié inconditionnelle autant que celui d'une rébellion née de la peur et de la colère.

Nathalie Ventax

DIX MINUTES À PERDRE

Roman de Jean-Christophe TIXIER

Éd. Syros, coll. Souris noire,
mars 2015, 152 pages, 6,30€

Tim vient d'emménager avec ses parents dans une vieille maison, après que son père ait du changer de travail. Ses parents partent pour deux jours : ils vont soutenir les anciens collègues de son père lors du procès de leur employeur pour licenciement abusif. Tim devrait se réjouir de ces deux jours de liberté mais, isolé comme il l'est dans ce nouvel environnement, il se trouve surtout face à 48 heures de solitude et de nostalgie de son ancienne vie urbaine et centrée autour de sa passion pour le skate.

En partant, son père, infatigable bricoleur lui a recommandé, s'il avait dix minutes à perdre, de retirer la tapisserie de sa chambre pour qu'il puisse à son retour y poursuivre des travaux. Ces dix minutes vont se transformer en longues heures de labeur et d'aventure quand Tim va découvrir, derrière la tapisserie, un intrigant message laissé par le fils de l'ancienne propriétaire.

Vrai roman policier qui flirte avec le noir, *Dix minutes à perdre* se lit d'une traite et la peur au ventre. Entre vrais méchants et fausses pistes, Jean-Christophe Tixier, construit, sur une trame classique, une intrigue bien ficelée qui laisse une large place au contexte social. Comme le veulent les règles du genre, l'histoire se termine quand les méchants sont mis en déroute après avoir terrifié nos jeunes héros et alors que le méchant patron est lui aussi condamné.

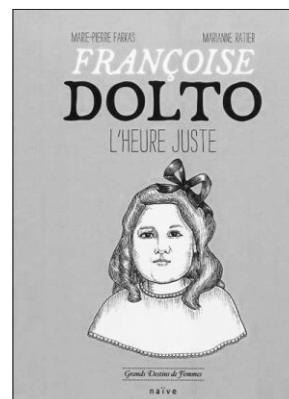
Ariane Tapinos (mai 2015)



FRANÇOISE DOLTO, L'HEURE JUSTE

BD de Marie-Pierre FARKAS
& Marianne RATIER

Éd. Naïve,
coll. Grands destins de femmes,
novembre 2011,
23,40€



Maman « aime les petites filles blondes, minces avec les yeux bleus. Les miens sont marron, je suis ronde et brune ». C'est sur cette description de Françoise Marette, surnommé Vava, que s'ouvre cette bande-dessinée sur l'enfance de Françoise Dolto.

Une enfance coincée entre une mère stricte et irrémédiablement blessée par la mort de sa fille chérie Jacqueline, et un monde dans lequel les enfants manquent cruellement d'adultes pour les comprendre. Françoise en a bien conscience, elle qui veut devenir « médecin d'éducation » parce que « les enfants peuvent être dérangés par des choses qui sont en eux et qui ne sont pas des microbes ».

Un monde qui se préoccupe peu des femmes, sommées de se marier et de faire des enfants. C'est contre sa mère, rendue méchante par le chagrin, mais avec la complicité de son père, que Françoise suivra la voie qui la mènera à la médecine, puis à la psychanalyse d'enfants.

Le beau récit de Marie-Pierre Farkas et Marianne Ratier s'arrête alors que Françoise, devenue officiellement médecin, deux jours avant que ce droit soit retiré aux femmes par une décision préfectorale à l'aube de la Deuxième guerre mondiale, accroche sa plaque sur laquelle on peut lire : « Docteur Françoise Marette, médecin généraliste pédiatre ».

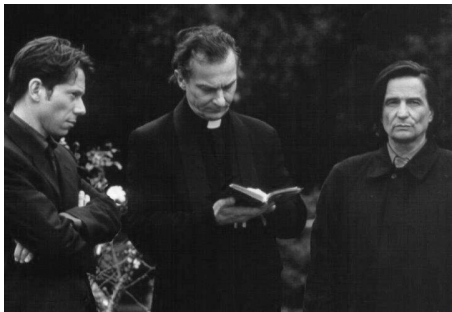
Cet ouvrage s'inscrit dans une excellente collection des éditions Naïve, Grands destins de femmes, qui propose des portraits – en bande-dessinée – de femmes remarquables.

Ariane Tapinos

> 14h <

L'AFFAIRE MARCORELLE

SERGE LE PÉRON. 2000, 93 mn.



Si ce titre phonétiquement impérial peut nous troubler en nous projetant dans l'illusion d'une grandiose épopée romaine, le discret oxymore qui pourrait le constituer annonce néanmoins tout autre chose qu'un péplum et renvoie plutôt à un événement de nature criminelle ou à une énigme policière. Précisément François Marcorelle, dans sa jeunesse militant gauchiste parfois tenté d'agir hors de la légalité, est devenu un juge d'instruction traitant ses dossiers avec une méticulosité quelque peu obsessionnelle. Ce personnage, incarné

par un Léaud quasiment mythologique, est pourtant rongé par un tel sentiment de culpabilité qu'un soir, à la suite de circonstances bizarres, il est persuadé d'avoir commis un crime. C'est le point de départ d'une histoire extravagante, où ce qui compte est sans doute moins la résolution d'une intrigue compliquée (débouchant cependant sur le dévoilement de certains scandales politico-mafieux) que l'intense plaisir d'une déambulation somnambulique au sein d'un labyrinthe qui serait le cinéma lui-même.

> 17h <

FRANÇOISE DOLTO LE DÉSIR DE VIVRE

SERGE LE PÉRON
2008, 100 mn.

Ce film, diffusé à la télévision en octobre 2008, appartient à un genre qui remonte pratiquement aux origines du cinéma (la biographie de personnages historiques dont la célébrité est largement reconnue), bien qu'il n'en respecte que partiellement les critères canoniques. Il raconte en effet un moment essentiel, dans l'après-guerre, de la carrière de Françoise Dolto, ses débuts de praticienne attachée à la guérison d'enfants ayant subi des traumatismes psychologiques profonds. Dans un pays grisâtre, encore meurtri par les séquelles de l'Occupation, Françoise Dolto, jeune médecin en butte à l'opposition de ses collègues masculins et de sa hiérarchie hospitalière, ouvre au cœur d'un hôpital parisien, avec l'aide d'une petite équipe féminine convaincue, un service consacré à ces

enfants, dont les troubles étaient jusqu'alors traités sans discernement et sur un mode essentiellement répressif. Le film montre le travail novateur de la psychanalyste (dont l'énergie, la générosité, la sérénité et le rayonnement sont superbement incarnés par une Josiane Balasko lumineuse) avec la reconstitution du cas de deux garçons abordant l'adolescence dans des conditions douloureuses et peut-être insurmontables.

Un très beau film, à la fois portrait chaleureux d'une femme affrontant résolument les conservatismes et les obstacles, portrait subtil de deux jeunes liés par une indéfectible amitié, portrait assez accablant d'un pays engourdi.



> 20h30 <

J'AI VU TUER BEN BARKA

SERGE LE PÉRON. 2005, 101 mn.

L'enlèvement et la disparition de Mehdi Ben Barka en octobre 1965 constituent une tache indélébile sur la toge altière dans laquelle se drapait le pouvoir gaulliste. Cinquante ans ont passé, justice n'est pas faite. Bien des actions judiciaires ont été menées, des ouvrages publiés, des films réalisés, mais l'énigme de l'assassinat du grand leader tiers-mondiste n'est toujours pas résolue, la vérité toujours pas connue.

Il serait vain de demander à un film de fiction d'offrir un panorama exhaustif de toute cette affaire, et *J'ai vu tuer Ben Barka* n'a certainement pas l'ambition de tout révéler sur elle. Il opère des choix qui l'éloignent de ces « fictions de gauche » marquées par l'usage massif des effets de vérité, pour s'orienter vers une sorte de polar au climat glacial, majoritairement construit à partir du

point de vue d'un des protagonistes de l'enlèvement. Le film s'intéresse en fait moins au scandale politico-policier qui a ébranlé le pays qu'à un aspect alors négligé, la nature du piège tendu à Ben Barka pour qu'il vienne à Paris quelques semaines avant la Conférence de la Tricontinentale, prévue en janvier 1966 et dont il était le président.

Ce qui a pu neutraliser la vigilance de Ben Barka, c'est sa conviction que le cinéma représentait un atout essentiel pour combattre le colonialisme et l'impérialisme. Cette conviction l'a fait tomber dans ce piège d'un projet de film progressiste destiné à être projeté en ouverture de la Conférence. L'élimination de Ben Barka apparaît ainsi comme une illustration de la terrible ambivalence du cinéma, qui peut tuer en affectant de porter un message de libération. C'est cela que nous suggère ce film étrangement crépusculaire.





Hommage à Bo Widerberg un grand réalisateur suédois

JOURNÉE PRÉPARÉE PAR
JEAN-CLAUDE CAVIGNAC

PRÉSENTATION ET DÉBATS AVEC
SERGE LE PÉRON
RÉALISATEUR.

*Bo Widerberg avec Pia Degermark,
l'actrice d'Elvira Madigan.*



À LIRE...

« ÅDALEN 31 »
AVANT-SCÈNE CINÉMA N°124, avril 1972.

Eyvind JOHNSON
LE ROMAN D'OLOF
Bibliothèque cosmopolite Stock, 1987, 8,20€.

QUAND ON INTERROGE LES AMOUREUX DU CINÉMA sur les réalisateurs suédois qu'ils connaissent, Ingmar Bergman est instantanément nommé ; certains citent Viktor Sjöström et Mauritz Stiller, deux des plus grands réalisateurs du cinéma muet, ou encore Gustaf Molander, dont la carrière s'étend sur près de cinquante ans. Puis la liste s'interrompt, on oublie tous ceux qui ont constitué une nouvelle vague suédoise, particulièrement Bo Widerberg : pourtant, celui que l'on a parfois présenté comme « l'anti-Bergman » a réalisé une œuvre vraiment remarquable, bien que peu prolifique (à peine une vingtaine de films entre 1962 et 1996).

Widerberg a commencé comme un critique cinématographique virulent, dénonçant la pauvreté de la création dans son pays et l'emprise exercée par Bergman, reprochant surtout à celui-ci, qui était déjà reconnu comme un immense artiste, l'orientation métaphysique de ses films. Puis il a très vite participé, avec audace, au renouveau du cinéma suédois en filmant des sujets à dimension sociale dans un style très libre, identique à celui de la Nouvelle Vague française, dont il retrouvait le sens de l'improvisation, la spontanéité et le naturel des relations interpersonnelles. Sa critique du cinéma de Bergman était peut-être marquée d'une certaine mauvaise foi, mais il est sûr que l'élan de contestation qui l'a animé lui a permis de créer à la charnière des années 60-70 une œuvre assez fulgurante, attentive aux difficultés et aux aspirations des milieux populaires, généreuse et optimiste, malgré les échecs et les tragédies qu'elle met en scène. Trois fois de suite ses films ont obtenu la reconnaissance du jury de Cannes (le prix d'interprétation féminine pour *Elvira Madigan* en 1967, le prix du jury pour *Ådalen 31* en 1969 et pour *Joe Hill* en 1971). Par la suite sa production est plus chaotique, mais jusqu'au dernier film elle reste animée d'un esprit percutant fidèle aux conceptions de ses débuts. Bo Widerberg, un grand réalisateur, qui a largement sa place au panthéon du cinéma.

J-C C.

LE QUARTIER DU CORBEAU

> 11h <

1963, 101 mn. Vostf.



Le second long métrage de Bo Widerberg s'attache à la description de la vie d'une famille ouvrière au milieu des années 30 dans le port de Malmö, la ville natale du réalisateur. Le père sombre dans l'alcoolisme, la mère travaille dur pour assurer le pain quotidien, et le fils, qui refuse cette existence, rêve de devenir écrivain pour aider la classe dont il fait partie à améliorer sa situation. *Le Quartier du corbeau* est un film tourné en décor réel, dans un vieux quartier décrépit de la ville, et aux accents nettement autobiographiques, dans la mesure où Widerberg, originaire du monde ouvrier, est venu au cinéma par le biais de l'écriture romanesque et de la critique. Le moment de l'action est doublement remarquable, puisqu'il correspond à la fois au premier grand succès électoral d'une social-démocratie qui va profondément influencer l'histoire de la Suède, et à l'éclosion d'une littérature exceptionnelle, celle des écrivains prolétariens, dont les

œuvres ont aujourd'hui encore une valeur exemplaire. Le réalisateur a lui-même très bien résumé le réalisme du film et le naturel de ses personnages en affirmant qu'il voulait « montrer le monde réel, sa dureté, mais aussi faire rêver, faire voir la beauté. C'est un film sur des gens ordinaires, mais aussi sur leurs rêves ».



> 14h <

1967, 91 mn. Vostf.

ELVIRA MADIGAN



Voici un film qui détonne dans la programmation des Rencontres, car il ne traite pas d'un thème directement social ou politique, bien qu'il raconte l'histoire d'un amour interdit dans une société où la morale demeure très conservatrice. Construit sur un fait divers qui a réellement eu lieu à la fin du XIX^e siècle en Suède et au Danemark, le film met en scène deux personnages dont le destin tragique eut alors une immense résonance. Elvira Madigan, vingt-deux ans, danseuse de corde virtuose dans un cirque dont elle est la star adulée, s'enfuit avec Sixten Sparre, un aristocrate, officier dans l'armée suédoise, marié et père de deux enfants et de douze ans son aîné. Cette aventure, évoquant le romantisme le plus échevelé (amour fou, adultère, abandon de famille, désertion, transgression des barrières de classe, des convenances et des conventions sociales, fuite éperdue à travers toute la Suède et le Danemark), provoque un énorme scandale. De cette fuite et de la traque policière qu'elle a entraînée, Bo Widerberg parvient à donner une image si somptueuse et incroyable que le film, avec son actrice totalement inconnue et malgré un budget dérisoire, éblouit partout le public et connaît un grand succès international. Ce n'est certes pas pour ce dernier motif que nous le projetons, mais simplement parce que nous avons envie de partager notre plaisir de le revoir.

> 16h30 <

ÅDALEN 31



1969, 114 mn. Vostf.

C'est une fiction racontant l'histoire d'une grève ouvrière, filmée en refusant les codes habituels du film social, même si elle relate des événements qui se sont réellement produits en 1931 dans une province un peu reculée de Suède. Quand le film commence, la grève dure depuis plus de trois mois. Les informations sur son origine et son organisation restent lacunaires, succinctes : on entre directement dans le vécu quotidien d'une famille dont le père participe à la grève ; la mère travaille sans relâche, on ne mange pas

toujours à sa faim, mais on reste digne et propre. Le fils aîné, un adolescent à l'esprit curieux, connaît ses premiers émois amoureux avec la fille du directeur de l'usine. Le film ne décline cependant pas les stations mélodramatiques de l'amour impossible à cause des différences de classe, pas plus qu'il ne déroule le récit de la lutte syndicale sur un mode stéréotypé absorbant les individus dans une masse artificiellement unanime.

C'est au contraire un film subtil, baignant dans une délicate lumière impressionniste aux antipodes de l'image anguleuse, épique

et clivante de *La Grève* d'Eisenstein. Lorsque le conflit s'aggrave avec l'arrivée des jaunes et l'intervention de l'armée pour casser la grève, le ton est plus âpre, plus agressif, mais *Ådalen 31* ne tombe à aucun moment dans un schématisme réducteur. S'il s'attarde sur la répression meurtrière qui interrompt la grève, c'est sans la moindre grandiloquence, et il se termine sur l'image apaisée d'un retour à la vie et à l'espoir, ainsi que sur l'annonce des suites politiques de cette grève avec l'arrivée de la social-démocratie suédoise au pouvoir.



>20h<

MERCI PATRON !

France/Belgique, 2015, 90 mn.

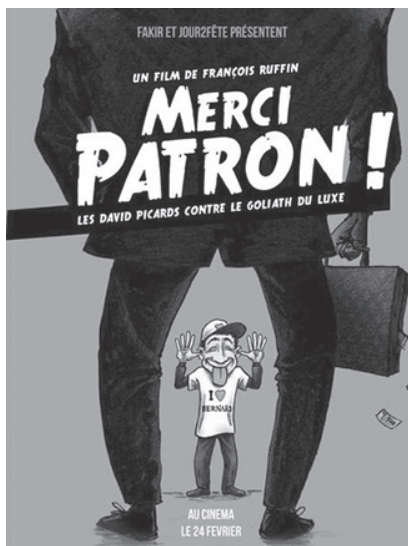
Avant-
première

Projection en présence
du réalisateur
François RUFFIN

David peut-il encore l'emporter contre Goliath ? Dans un style un peu inspiré par Michael Moore, des pieds nickelés picards peuvent-ils faire tanguer la multinationale LVMH, premier groupe de luxe au monde, et effrayer son PDG, Bernard Arnault, l'homme le plus riche de France ?

Jocelyne et Serge Klur fabriquaient des costumes Kenzo à Poix-du-Nord, près de Valenciennes. Mais leur usine délocalisée en Pologne, ils se sont retrouvés au chômage, criblés de dettes... « On doit vivre avec 4€ par jour pour nous trois, c'est l'assistante sociale qui a calculé le budget ! » Une intervention en assemblée générale des actionnaires suffira-t-elle à régler leurs soucis ? Du suspense, de l'émotion, de la rigolade, et même de l'espionnage pour ce thriller social...

François Ruffin, ancien reporter pour l'émission *Là-bas si j'y suis* sur France Inter, et collaborateur au *Monde Diplomatique*, est



rédacteur en chef, journaliste et animateur du journal *Fakir*. Il a notamment publié *Les Petits soldats du journalisme*, *La Guerre des classes* et *Quartier Nord*.

Le budget du montage et de la post-production du film a été bouclé par une souscription sur une plateforme de financement participatif après le refus par le Centre national du Cinéma du dossier présenté par Mille

et Une Productions, le producteur choisi par l'association Fakir.

« Liée à aucun syndicat, aucun parti, aucune institution, fâchée avec tout le monde ou presque, l'association Fakir est basée à Amiens depuis 1999. Elle espère fournir, d'abord par son journal, ensuite par ses livres, son site, ses débats, une contre-information rigolote sur la forme mais sérieuse sur le fond, pas bête mais accessible, combative mais pas sectaire. Sans subvention ni publicité, *Fakir* est entièrement financé par ses lecteurs. » [www.fakirpresse.info]

« J'ai peu de doute sur le fait que "Bernard le flingueur", grand ami de Sarkozy, né à Roubaix, le Roubaix chic, déjà le luxe, dont l'immense fortune (estimée par Forbes à 37,2 milliards de dollars en 2015) a été bâtie sur le malheur de dizaines de milliers de salariés en France et ailleurs, prenne très mal cette atteinte à son image. Une image déjà écornée par son projet de devenir citoyen belge en 2012 pour des raisons de succession, projet qu'il abandonnera mais auquel il donnera une autre forme en transférant en Belgique, début 2013, la quasi-totalité des actifs de son groupe, dans une fondation au nom évocateur, Protectinvest, avec Thierry Breton comme président, » commentait Jean Gadrey, collaborateur à *Alternative économique*.

Rafaël, « homme ordinaire au destin extraordinaire »

Du 2 au 14 février,
c'est la Quinzaine du Clown Chocolat
à l'Espace Saint-Rémi à Bordeaux

L'assopourquoipas33 vous y accueillera autour d'expositions de peintures, photos, sculptures, animées par de la danse, des chorales, du cirque, le guignol Guérin et des ateliers pour enfants, et du cinéma autour du Clown Chocolat.

Premier artiste noir en France, inventeur de la thérapie par le rire, précurseur des streets dances, son parcours est toujours d'actualité. Cette quinzaine veut lui rendre un hommage au moment de la sortie nationale du film *Chocolat*.



Samedi 6 février à 11 h, une plaque mémorielle sera découverte au cimetière protestant de Bordeaux.
Programme complet :
www.assopourquoipas33.over-blog.com
et suivez sur Facebook les amis du Clown Chocolat



Dans le langage de tous les jours, nous disons « Les Nouvelles »... Le titre est plus long, et plus précis : *Les Nouvelles de Bordeaux et du Sud-Ouest*. Cet hebdomadaire, avec ses petits moyens et un militantisme tenace, pugnace et régulier, tente de donner les nouvelles des luttes, des initiatives culturelles, des activités syndicales et associatives, des réunions et actions communistes de notre région, et au-delà. Dessins, photos, articles de circonstance et rubriques de fond, *Les Nouvelles* est un vrai petit journal dont la voix fait plaisir à entendre, comme contre-chant du quotidien régional-monopole S-O...

Les Nouvelles est aussi une société d'édition précieuse pour tracts, flyers, professions de foi..., qui peut aller jusqu'à soutenir l'impression du présent programme.

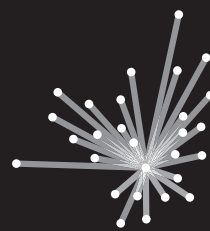
Les Nouvelles de Bordeaux et Sud-Ouest

Hebdomadaire de la Fédération de la Gironde du PCF

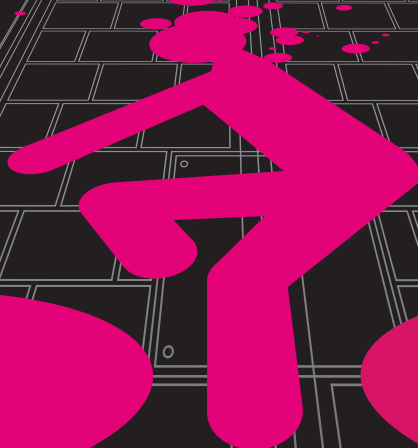
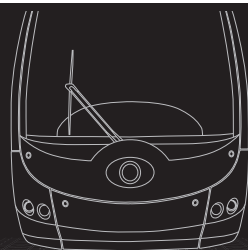
Le numéro 0,80 € Abonnement un an 25 € - Soutien 40 €

Société Les Nouvelles - 15, rue Furtado - 33800 Bordeaux

Tél. 05 56 91 45 06



BORDEAUX
MÉTROPOLE



La plateforme du tramway
n'est pas une piste cyclable.
Pour votre sécurité,
il est interdit d'y circuler.

TROP
RISQUÉ!

13^e édition des Rencontres cinématographiques

LA CLASSE OUVRIÈRE, C'EST PAS DU CINÉMA

organisées par Espaces Marx Aquitaine-Bordeaux-Gironde et Utopia Bordeaux

Projections & débats à Utopia (sauf indication contraire)

Tram Sainte-Catherine (ligne A), Hôtel-de-Ville (lignes A & B), Bourse (ligne C)

Prix des places habituel 6€50, sauf indication contraire,

carnet abonnement 10 entrées 48€, utilisation libre et illimitée par une ou plusieurs personnes.

Lundi 25 janvier à 18h, MUSÉE D'AQUITAINE. 20 cours Pasteur, Bordeaux.

VERNISSAGE Photographies de Bruce MILPIED. Exposition 25 février/27 mars.

Samedi 6 février à partir de 15h, KRAZY KAT. Librairie, 10 rue de la Merci, Bordeaux.

RENCONTRE SIGNATURE avec Jean-Luc LOYER, auteur de BD, autour de son nouveau livre, *Le Grand A*.

Mardi 9 février à 18h, INSTITUT CERVANTÈS. 57 cours de l'Intendance, Bordeaux.

CONFÉRENCE Alexandre FERNANDEZ.

Les mineurs asturiens dans les luttes sociales en Espagne.

PROJECTION ET DÉBAT EN RÉGION

DEUX JOURS, UNE NUIT. Jeudi 4 février, 20h30,

cinéma Les Colonnes / **BLANQUEFORT** (33)

THIS IS MY LAND. Mercredi 10 février, 20h30,

cinéma Le Plaza / **MARMANDE** (47)

QUINZAINE DU CLOWN CHOCOLAT

ESPACE SAINT-RÉMI. 4 rue Jouannet, Bordeaux

du 2 au 14 février, vernissage vendredi 5 février

Peintures, photographies, sculptures - Librairie - Rencontres, débats - Cinéma - Ateliers enfants...

ILS SONT PARTENAIRES DES RENCONTRES

L'UJFP, Union juive française pour la Paix

LA CLÉ DES ONDES 90.10, radio associative

LES NOUVELLES DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST

Hebdomadaire de la Fédération de la Gironde du PCF

LA MACHINE À LIRE, librairie

KRAZY KAT, librairie BD, comics et manga

COMPTINES, librairie jeunesse

INSTITUT CERVANTÈS

MUSÉE D'AQUITAINE

Les Rencontres ont le soutien de



BORDEAUX
MÉTROPOLE



R E G I O N



AQUITAINE



MINISTÈRE DES SPORTS,
DE LA JEUNESSE,
DE L'ÉDUCATION
POPULAIRE ET DE
LA VIE ASSOCIATIVE

Espaces Marx

explorer, confronter, innover

AQUITAINE-BORDEAUX-GIRONDE

15 rue Furtado - 33800 BORDEAUX

Association Loi 1901

Agrément éducation populaire 33/522/2007/039

SIREN 410 168 744_C.C.P. Bordeaux 9 587 84 A 022

espaces.marxBx@gmail.com

espace-marx-bx-cine.overblog.com

Tél. 05 56 85 50 96 ou 05 57 57 16 55

Fax 05 57 57 45 41

Cinémas UTOPIA

5, place Camille Jullian_33000 BORDEAUX

Tél. 05 56 52 00 03

cinemas-utopia.org/bordeaux

L'équipe des 13^e Rencontres

Jean-Claude Cavignac, Marie-Thérèse Cavignac, Claude Darmanté, Françoise Escarpit, Monique Laugénie, Guy Latry, Jean-Pierre Lefèvre, Cécile Renaut, André Rosevègue, Patrick Sagory, Vincent Taconet, Patrick Troudet remercient nos invités, réalisateurs et réalisatrices, critiques et enseignant(e)s, militant(e)s et syndicalistes, qui nous aideront à sortir de ces Rencontres plus intelligents et plus forts, avec le plaisir en partage.